

Zeitschrift: Kinema
Herausgeber: Schweizerischer Lichtspieltheater-Verband
Band: 4 (1914)
Heft: 19

Artikel: Feuilleton : In der Sommerfrische [Fortsetzung]
Autor: Hellmuth, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-719593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rama unique. Partout des petits îles couvertes de verdure, de fleurs, des presqu'îles, des détroits, des lacs entourés de collines verdoyantes. On approche de la ville. Des bateaux mouches, sur lesquels on entend de la musique, font le service d'une île à l'autre. Des barques, partout des voiliers, et au-dessus de tout un ciel bleu magnifique. Le soleil qui jette ses rayons sur les toitures rouges des maisons, en général d'un étage, et entourées de jardins remplis de fleurs, de fougères, donne et rend à la ville un aspect très pittoresque et surtout gaie et attrayant. On aborde. Les rues sont plutôt étroites, es trottoirs couverts par des sortes de vérandahs qui protègent les passants de pluies torrentielles mais rares heureusement. Tout le monde a l'air gaie, tout le monde sourit, on se sent heureux de vivre. Les jeunes filles et les dames très richement vêtues donne de suite l'impression d'une ville où la misère est inconnue. On prend la vie comme elle vient sans se soucier du lendemain. Des plaisirs tant qu'on en veut et des cinémas

Au cinéma, mais on y va tous les jours, deux fois par jour, on y prend ses repas, on y passe même la nuit.

J'ai été très étonné en arrivant à Sydney de voir la quantité de cinémas qui y existent. Ils sont aussi nombreux que les marchands de marrons à Paris, c'est-à-dire à tout les coins de rues et davantage. Tout le monde y va, du plus simple ouvrier, du gamin de rue, jusqu'au millionnaire, qui s'y amuse aussi bien qu'au théâtre. Je n'ai pas exagéré en disant tout à l'heure que l'on y prend ses repas ou qu'on y passe même la nuit. Il y a effectivement des cinémas qui fonctionnent nuit et jour, sans interruption, le programme commence à minuit et continue jusqu'au lendemain minuit, et puis . . . on recommence. N'est-ce pas un record: 24 heures de spectacle pour 25 centimes? Aussi n'est ce pas étonnant si l'ouvrier, tout en mangeant sa popote au lieu d'aller s'asseoir le long de la muraille dans la rue va s'installer sur le banc étroit et dur du cinéma. Quelqu'un joue sur un piano très faux, quelle

importance voulez-vous que l'on y attache? Aucune, le principale est que ce soit gaie. Quant à la salle on y trouve tout juste des bancs sans dossiers et très étroits. En générale elle est très grande et souvent à ciel ouvert. Si la pluie survient, gare à l'imprudent qui n'a pas emporté son parapluie. Ce sont en effet, des seaux d'eau qui tombent brusquement du ciel. Le cinéma le plus important, „West-Pictures“ n'est ouvert qu'en été, car en hiver on le transforme en „Glacarium“ où l'on voit alors Australiens et Australiennes évoluer gracieusement avec leur patin, sur la glace plus ou moins molle.

Quittons maintenant la grande ville et allons un peu à l'intérieur. Région moins civilisée, plus sauvage dans son aspect, ses moeurs. Paysan tantôt plat, tantôt ondulé. Pays de l'eucalyptus, qui protège à peine le sol des ardens rayons de soleil, les feuilles étant obliques. Les fougères y poussent à profusion, formant des véritables forêts ainsi que l'arbre du mimosa tout en fleurs, où se cache l'oiseau aux mille couleurs si jolies et éclatantes, le kookabura, qui imite si bien le rire des hommes (je me suis moi-même retourné à plusieurs reprises, pour me rendre compte si personne ne me suivait); mais ce rire venait bien de l'oiseau. Les kangaroo, les wallibi habitent ces forêts et se cachent à l'approche de l'homme; le curlew, la nuit, fait retentir son cri lugubre qui ressemble à celui d'un enfant qu'on égorge; les Native Companion qui ne sortent que la nuit pour danser leur quadrille au clair de lune. Et plus loin, après avoir fait des kolimètres à cheval, on aperçoit un éclairci et devant soit s'étend une vaste plaine, une prairie dont l'herbe est grise, brunâtre, brûlée par le soleil, point d'eau, il n'a plus depuis bien des mois. Sur ces prés on voit des moutons, quelques sauvages lançant le lasso pour attraper quelques jeunes chevaux jusqu'alors en liberté. Un petit papou s'amuse à lancer le boomerang, arme australienne en forme de U très écarté et mal formé. Il veut attraper un petit oiseau là-haut dans les airs. Il le lance, l'arme suit le ras du sol pendant

In der Sommerfrische.

Roman von Marie Hellmuth.

(Fortsetzung.)

Der Brief verletzete mich aufs neue; zu sicher glaubte er mich in seiner Gewalt zu haben. Seine Reise schien mir ein Beistand des Himmels. Nun hieß es schnell handeln. Aber ich war vorsichtig geworden. Erst mußte ich mich überzeugen, ob diese Reise auch wahr sei, oder ob er mich nur sicher machen wollte und trotzdem beobachtete. Ich antwortete in ruhigem Tone, daß ich das nicht so leicht vergessen könnte, und bat ihn, vorläufig fern zu bleiben. Diesen Brief hatte ich an ihn mit dem Bemerkten, nur ihm selbst abzugeben — er kam zurück. Herr Jürgens sei verreist.

Jetzt packte ich selbst einen Koffer und sagte der Wärterin, ich wolle auf einige Tage zu einer Freundin reisen. Sie sah mich erstaunt an. Hatte ich doch seit Jahr und Tag keinen eigenen Willen geäußert. Ob ich sie nicht mitnehmen wolle. Ich verneinte.

Wie gern hätte ich es getan, doch dann wußte wieder eine Person um meinen Aufenthalt und konnte ihn verraten. Besser, ich ging allein. — Am Abend schrieb ich noch einen Brief an Jürgens. Ich dankte ihm für alles, was er an mir getan, doch bleiben könne ich nun nicht mehr. Ich würde nie mehr imstande sein, unbefangen mit ihm zu verfahren. Er möge mich auch nicht suchen; denn angehören

könnte ich ihm niemals. Schließlich legte ich ihm noch die alte Wärterin meines Kindes ans Herz, er sollte für sie sorgen, wie ich es gern getan hätte.

Dann schied ich von der Stätte, die mein höchstes Glück und auch mein schwerstes Leid gesehen hatte. — Ich nahm von keinem Plätzchen Abschied. — Nicht in die Vergangenheit wollte ich zurückblicken, nein, nur vorwärts sehen.

Ein Mietwagen führte mich zur Station. Ich hielt dich fest im Arm, als wollte ich dadurch das unsinnige Pochen meines Herzens beschwichtigen. Nun kamen die ersten Häuser, die vielen Menschen wogten vorüber. Als wären Jahrzehnte vergangen, so fremd erschienen mir die Stadt. Der Wagen hielt vor der Bahnhofshalle. Ein Gepäckträger sprang herzu. Mit zitternden Händen bezahlte ich den Kutscher. Ich war ja so fremd in selbständigem Handeln.

Erst hatte ich die Eltern, dann Leo, und zuletzt Jürgens zur Seite gehabt. Wie würde ich mich zurechtfinden im Leben. Doch es ging besser, als ich gedacht. Überall fand ich hilfreiche Menschen. Manch mitleidigem Blick begenete ich, der wohl der schwarzgekleideten Frau galt, die man für eine Witwe hielt, und dem glücklich lachenden Kindergeicht an ihrer Seite, das unbekümmert um das Leid der Mutter um sich schaute. Und war ich nicht schlimmer dran, als wäre ich eine Witwe. Dann hätte ich frei von meinem Gram sprechen können, und jetzt versagte mir oft vor Angst der Atem, wenn irgendwo ein Augenpaar forschend auf uns ruhte. Manchmal ertappte ich mich auf dem Gedanken, ob ich doch nicht besser getan hätte, in den schützenden Mauern unseres Landhauses zu bleiben.

quelques instants, très lentement, puis tout à coup s'éleva en tournoyant, tourne de plus en plus vite sur elle-même en montant toujours, attein la petite bête et la ramène avec elle vers l'enfant qui l'a lancée.

Plus loins quelques tentes. Je m'approche. Des femmes sales, des enfants en guenilles, plus laid et plus noirs que des singes, se tiennent devant des huttes en bois. Elles tissent des corbeilles, d'autres brodent de somptueux tapis, qui forment avec elles un effroyable contraste. Partout le squelette d'un animal quelconque orne l'ouverture, représentant la porte. Je vais plus loin et j'aperçois le campement de quelques blancs.

Après être entré en conversation avec eux, j'apprends non pas sans étonnement que ce sont des cinématographistes ambulantes. Quelques chevaux sur lesquelles tout leur matériel est chargé suffisent pour le transport. Eux mêmes voyagent dans ces conditions. Ils vont d'un village à l'autre, de campement en campement, et se font payer soit avec de l'argent, soit avec des marchandises qu'ils revendent à la prochaine ville. Ce métier présente, toutefois, certains dangers. Il paraît, en effet, qu'au début de

leur tournée, ces braves gens se seraient vu obligés de fuir une tribu qui s'était révoltée. Il s'agissait simplement d'un film représentant un criminel ayant laissé condamner un innocent à sa place. L'indignation fut telle parmi les indigènes que tout fut saccagé et les malheureux opérateurs passèrent un bien mauvais quart d'heure.

Les films les plus appréciés sont certainement les films américains. Le gros succès sont remportés par les aventures, le courage, les grandes péripéties, la sauvagerie. D'autre part, tout ce qui est instructif, les paysages et surtout les panoramas pris en Europe. C'est là que la marque de notre Continent reprend le dessus sur celles du Nouveau.

L'Australien n'est pas d'une nature assez amoureuse, mélancolique pour aimer l'intrigue. En somme, la cinématographie en Australie jou un rôle très important et prend de jour en jour une extension de plus en plus grande.

(„Le Film“.)



Siemens-Kohle

anerkannt vorzüglichste Kohle

für Projektionszwecke

Gebrüder Siemens & Co., Berlin-Lichtenberg

Lager für die Schweiz:

Siemens Schuckertwerke :: Zweigbureau ZÜRICH

Wie sollte ich nun eine Nachricht von Leo finden? Sollte ich wieder umkehren? Aber zurück zu ihm, wieder dieser Leidenschaft gegenüber? Ich erschauerte. „Nein, nein, lieber ins Glend!“ Doch solche Worte spricht man leicht, ohne sich der ganzen Tragweite derselben bewußt zu werden.

Es wäre uns doch wohl sehr traurig ergangen, wenn sich niemand meiner angenommen. Als ich betäubt, ohne zu wissen, wohin ich mich zu wenden habe, auf dem Bahnsteig stand, ratlos in das Gewühl der Menschen starrend, streifte plötzlich eine Hand die meine. Erschrocken sah ich mich um, doch in ein so freundliches Gesicht, daß ich sofort wieder beruhigt war.

„Sie sind wohl fremd hier?“ fragte eine alte Dame neben mir. Und als ich bejahte, nahm sie meine Hand und führte mich dem Ausgang zu. Nun sah ich, daß sie klein und verwachsen war, doch bewegte sie sich mit solcher Sicherheit, daß ich beruhigt folgte. — „Es erwartet Sie niemand?“ — „Nein, niemand!“ Sie nickte vor sich hin und dann sagte sie plötzlich, mich fast durchdringend anblickend: „Sie sind einsam und unglücklich, das sehe ich; wollen Sie vorläufig mit mir kommen?“

Statt aller Antwort begann ich zu weinen. Nun zog sie mich mit sich fort, besorgte mein weniges Gepäck und dann saßen wir zusammen im Wagen. Seltsam, ich hatte nicht das geringste Mißtrauen! Nun war ich geborgen. Sie erzählte mir nun, daß auch sie allein stehe, unverheiratet sei und mich aber für die erste Zeit aufnehmen könne. Sie war nicht reich, wie ich später erfuhr, hatte nur gerade ihr Auskommen und ihr goldenes Herz.

Durch sie wurden mir die ersten Schritte zur Selbständigkeit leicht gemacht. Ich erzählte ihr von meinem Leben, so viel ich erzählen konnte, wo ich stockte, fragte sie nicht, aber

sie schloß mich in ihr Herz, wie eine Tochter. Sie besorgte mir eine Wohnung, verschaffte mir Schülerinnen, die ich in fremden Sprachen unterrichtete. Sie litt es auch nicht, daß ich alle meine Schmucksachen verkaufte, der Wert derselben überstieg selbst meine Erwartungen, sondern erklärte, unser Sonnenkind müsse auch welche behalten — sie war in Wahrheit unser Schutzengel geworden.

Ich hätte ruhiger werden können, wenn die quälende Sorge um meines Mannes Glück nicht wie ein Wurm an meinem Herzen genagt; sie ließ mich nicht Frieden finden. In den gelesesten Zeitungen ließ ich inserieren, ein Wehruf war es jedesmal, die flehende Bitte um ein Lebenszeichen. Zwar in größter Vorsicht abgefaßt, sagte ich mir doch hoffnungsvoll, wenn es Leo lese, werde er wohl wissen, von wem es komme. Ein Wiedersehen mit Jürgens fürchtete ich jetzt nicht mehr. Ich hatte meine Kraft erprobt und mich dadurch seinem Einfluß entzogen. Doch hörte ich nichts von ihm. — Bei meiner Anmeldung, welche das alte Fräulein besorgte, war mein Name Rhoden in Rodenwald umgewandelt. So verschüchtert, wie ich damals war, wagte ich nicht zu fragen, ob es ein Versehen oder Absicht sei — und da ist es so geblieben.

Das Elternhaus ließ ich durch einen Agenten verkaufen. Es gab mir zwar nicht viel, aber es schützte mich doch vor äußerstem Mangel, wenn ich einmal nicht imstande sein sollte, Geld zu erwerben. So dankte ich täglich dem Himmel für den Beistand, welchen er uns in dem kleinen Wesen geschickt. —

Fast wie eine Mutter habe ich sie beweint, als sie schneller, als alle ihre Freunde gedacht — und sie hatte deren so viele — aus dem Leben schied. Du zähltest damals neun

Allgemeine Rundschau.

Schweiz.

— **Glarus.** Mit Sitz in Glarus wurde unter der Firma „Societe internationale de Films et Cinemas „Magic“ eine Aktiengesellschaft gegründet. Der Zweck der Gesellschaft besteht in dem Betriebe sämtlicher dem Gebiete der Industrie und des Handels angehöriger Geschäfte, welche sich auf kinematographische Films oder auf Neuerungen und Aenderungen in dieser Branche beziehen. Das Grundkapital beträgt 250,000 Fr. Die Mitglieder der Verwaltung haben sämtlich ihren Sitz in Konstantinopel.

— **Thurgau.** Der Gemeinderat von Romanshorn bewilligte an die Erstellung von Films für kinematographische Vorstellungen an der Landesausstellung in Bern einen Kredit von 600 Fr. Die Bilder sollen das Verkehrsleben am Bahnhof und Hafen darstellen.

Deutschland.

— **Der plastische Film.** Aus Berlin wird uns geschrieben: Es ist gar nicht so lange her, daß die Erfolge der sprechenden Films die Freunde der Schaubühne in große Angst versetzt hatten, denn man glaubte bereits an das bevorstehende Ende des Theaters. Bald zeigte es sich aber, daß die gehegten Befürchtungen gegenstandslos waren. Jetzt wird von einer ganz neuartigen Erfindung auf dem Gebiete der Kinematographie berichtet, die großes Aufsehen erregen wird und die wirklich eine Umwälzung und einen enormen Fortschritt in der Projektionskunst bedeutet: der plastische Film (Fantomo). Die Schauspieler, die im Filmatelier mit dem neuen Apparat aufgenommen wurden, sollen jetzt auf einer hellen Bühne erscheinen, hin- und hergehen, springen und tanzen, zu der Begleitung des Orchesters singen, von der Bühne abgehen und aus den Kulissen wieder herauskommen. Die Erfindung wird dem Berliner Publikum demnächst vorgeführt werden.

— **Ein Streit um den Film „Bismarck“** beschäftigt ge-

genwärtig das Berliner Landgericht. Die Cifo-Film-Gesellschaft m. b. H. hatte mit dem Direktor der Bibliothek des Abgeordnetenhauses, Prof. Dr. Wolfstieg, einen Vertrag geschlossen, nach dem dieser das Manuskript zu einem Film „Bismarck“ verfassen sollte. Prof. Wolfstieg lieferte auch ein umfangreiches Manuskript ab, das jedoch mit Rücksicht auf die außerordentlich hohen Herstellungskosten des Films zunächst dem Polizeipräsidenten zur Kenntnisnahme eingereicht wurde, da sich ja die Darstellung politisch wichtiger Momente und eventuell auch des Kaisers dabei nicht gut umgehen ließ. Nach den darauf von dem zuständigen Dezerenten gegebenen Mitteilungen konnte es aber keinem Zweifel unterliegen, daß ein nach diesem Manuskript hergestellter Film unter allen Umständen dem Vorbot der Ausführung unterliegen würde, und es kam noch weiter in Betracht, daß das Manuskript für die Darstellung im Film überhaupt nicht als geeignet angesehen wurde. Die Cifo-Film-Gesellschaft beauftragte deshalb einen andern Herrn mit der Herstellung des Manuskriptes, nach dem tatsächlich der jetzt in vielen Kinosälen zur Vorführung gelangende Film „Bismarck“ aufgeführt wurde; Prof. Wolfstieg, der bereits eine nicht unbeträchtliche Summe auf das nicht zur Verwendung gelangte Manuskript ausbezahlt erhalten hat, verlangte nunmehr die weitere Erfüllung des Vertrages, bezw. die Herstellung des Films nach seinem Manuskript und eventuell Schadenersatz. Die Cifo-Film-Gesellschaft macht ihrerseits die Einwendung der Unbrauchbarkeit des Manuskriptes. Voraussichtlich wird sich ein Sachverständiger über die strittigen Behauptungen zu äußern haben, falls nicht, was seitens des Gerichts angestrebt wird, eine Einigung in Güte erfolgen sollte.

— **Eine Kinosteuerblüte in Bocholt.** Die Kinematographie des Münsterlandes muß noch manchen harten Kampf ausfechten, ehe sie Existenzberechtigung erworben hat. Sie ist das geduldete Uebel, jeder Schifane und Bevormundung preisgegeben. Gesah unlangst in Dohtrup, einem Dörfchen im nördlichen Münsterlande, ein heiteres

Zahre und wirst dich ihrer, welche dich so sehr verhätschelte noch gut erinnern.

Nun lebten wir wieder ganz still für uns. Mein geheimmer, nagender Kummer, den ich doch keinem Menschen anvertrauen konnte, zehrte an meinem Lebensmark. Alle Bemühungen, etwas über Leo zu erfahren, blieben erfolglos.

So kränkelte ich viel. Und immer wieder traten dann die quälenden Fragen an mich heran: Lebt er nicht mehr oder hat er uns vergessen? Werden wir uns noch einmal wiedersehen und wie? Niemand gibt mir Antwort!

Deine kindlichen Fragen nach dem Papa hatte ich ausweichend beantwortet; du hattest verstanden, er sei tot. Ich ließ dich bei dem Glauben. Später wußte ich deine zarte Rücksicht wohl zu schätzen, die Fragen vermied, welche mir wehe taten.

O, brauchte ich dein junges Leben nicht mit diesem schweren Leid zu belasten! Aber wenn er nun doch wiederkehrte, nachdem ich vielleicht schon gegangen, dahin, wo es kein Wiedersehen mehr gibt, und seine Tochter dann jagen müßte:

„Ich weiß nichts von dir!“ Wäre das nicht auch entsetzlich Gesündigt hat er — ja schwer gesündigt — doch nur im Rausch der Leidenschaft; sein Herz war gut! Und wenn wir uns hier nicht mehr begegnen, sondern erst am Thron der Gnade, dann kann ich ihm frei entgegentreten und sprechen: „Ich vergab dir längst!“

Und nun, meine Tochter, mein Sonnenschein, durch deren Liebe mir das Leid meines Lebens so reich vergolten, nun lebe wohl, und Gottes reichster Segen über dich!

Tief im Innern, in den geheimsten Falten meines Herzens, da lebt noch immer leise, ganz leise, ein Fünkchen Hoffnung. Es will nicht ganz erlöschen.

Dulde und trage! Glückliche Tage
Glänzen aus Leidensnächten herauf.
Greife nicht in des Schicksals Räder,
Nimmer kennst du die Spannkraft der Feder,
Nimmer hältst du das Uhrwerk auf. —
Schlagen gleich wilder in hohem Bogen
Um die Arche der Sintflut die Wogen
Endlich doch nahest die Rettungstunde —
Und es bringt schon die friedliche Taube
Heim des Delbaums freudige Kunde!
Hoffe und glaube! — —

Hier brach das Schreiben ab. Leonie ließ die Blätter sinken. Die goldene Morgenjonne sandte ihre ersten Strahlen in das Gemach, das Licht der Lampe trübe erscheinen lassend. Das junge Mädchen fröstelte.

Mit starrem, fast erloschenem Ausdruck in den Augen saß sie da, ohne sich zu regen. Nun bog sie sich vor, um die Lampe herabzudrehen. Mechanisch bewegte sie sich und nun nahm sie Blatt für Blatt, dieselben langsam zusammenlegend. Dann erhob sie sich, warf einen Blick umher, als wolle sie sich überzeugen, ob sie wache oder noch ein böser Traum sie umfassen halte. Nein, sie wachte, und da lagen ja noch die Blätter, welche das erzählten, was die Mutter gelitten und getragen.

Arme Mutter! Das war ihr erster Gedanke und dann kam die Erinnerung an sich selbst, an ihre Liebe. „Alfred!“

Zensurstückchen, das durch die „Lichtbildbühne“ in die Doffentlichkeit getragen, überall schallende Heiterkeit erregte, so ist jetzt der Ruhmeskranz, den münsterländische Eigenart der Kinematographie um die Stirn geflochten, wieder um ein Vorbeerblatt vermehrt worden. In Bocholt in Westfalen ist in der Stadtratsitzung vom 1. pardon vom 7. April eine Kinosteuer angenommen, die weder eine Karten- noch eine Sitzplätzesteuer, sondern eine Steuer ist, die man am besten als Quadratmetersteuer anredet. Die Stadtverordneten stimmten einer Vorlage zu, daß die Steuer nach der Größe des Zuschauerraumes abgestuft wird in der Art, daß der Steuerfuß beginnend mit 3 Mark und aufsteigend nach der Größe des Zuschauerraumes für jede Vorstellung erhoben wird, und daß, je nachdem bei den Vorstellungen die höchsten Eintrittspreise von mehr als —.75, 1.—, 1.25 oder 1.50 Mark beträgt, besonders Zuschläge erhoben werden. Bei Kinovorstellungen vorwiegend belehrender Art, die namentlich für die Schüler der hiesigen Lehranstalten und der Volksschulen veranstaltet werden, kann die Steuer ermäßigt oder ganz erlassen werden. Wie harmlos! So wird der Uneingeweihte, der die Rechenmagie des Bocholter Stadtparlaments in solchen Sachen nicht kennt, ausrufen. Der Eingeweihte weiß, daß das neue Kino an der Neustraße, das bald eröffnet wird, die Hauptursache ist, daß mit einem Ruck die Steuererschraube ange dreht wird und daß in Anbetracht des großstädtischen Unternehmens die Steuer nicht zu gering wurde. Mit Bestimmtheit kann man die Höhe der Steuer noch nicht schätzen, da die Doffentlichkeit noch keine bestimmten Angaben weiß. Nach meiner Berechnung — vorausgesetzt, daß ich recht unterrichtet bin — beträgt die Steuer für ein Kino, dessen Raum 500 Sitzplätze hat und jeden Spieltag vier Vorstellungen gibt, für einen Tag 60 Mark! Ist diese Berechnung richtig, ist in aller Zukunft in Bocholt den größern Kinos theatern die Möglichkeit genommen, existieren zu können.

— **Kinofeuer in Termessen (Posen).** Feuer brach hier im Kino aus, wodurch sämtliche Films ein Raub der Flam-

men wurden. Das Feuer entstand dadurch, daß ein Film im Apparat stecken blieb und sofort brannte.

— **Kinofeuer in Differdingen.** Während der Vorstellung in einem Kinos theater gerieten mehrere Films im Operationsraum in Brand. Die hochauflodernden Flammen drohten, die Decke zu erfassen. Das zahlreich erschienene Publikum flüchtete panikartig. Im Gedränge wurden mehrere Kinder verletzt. Die Besucher der Galerien gerieten in ernste Lebensgefahr. Der Operateur schleuderte einen brennenden Film in den Zuschauerraum, wodurch mehreren Zuschauern die Kleider Feuer fingen und sie selbst Brandwunden erlitten. Das Feuer konnte schließlich gelöscht werden. Auch der Operateur hat Brandwunden erlitten.

— **Gründung einer Interessengemeinschaft der Kinematographie.** In der Handwerkskammer wurde kürzlich ein „Verband zur Wahrung gemeinsamer Interessen der Kinematographie und verwandter Branchen zu Berlin“ gegründet. Ihm traten sofort die führenden Firmen aus allen Zweigen der Kinematographie, der chemischen Großindustrie, der Theaterbesitzer, der Filmverleiher sowie der mit der Kinematographie in Zusammenhang stehenden Branchen bei. Auch von den bereits bestehenden Organisationen dieser Branchen haben eine große Anzahl ihren korporativen Beitritt erklärt. Der Verband vertritt lediglich rein wirtschaftliche, gemeinsame Interessen.

— **Ein Tendenzfilm polizeilich verboten.** In Amerika geht man mit der praktischen Bekämpfung des Mädchenhandels besonders zielbewußt vor, und unter dem Vorsitz des Trustmagnaten Rockefeller hat sich eine Kommission von Männern der Praxis und Wissenschaft gebildet, die alle neuen Vorschläge, den auch in Amerika grassierenden Mädchenhandel wirksam zu bekämpfen, prüft und ihnen gegebenenfalls seine tatkräftige Hilfe leiht. Bei der Popularität, die das Kino über dem großen Wasser genießt, darf es nicht wundernehmen, wenn man sich auf Vorschlag einer großen Filmgesellschaft auch entschloß, das Kino in den Dienst der guten Sache zu stellen. Mit Unterstützung des

Mitten im Zimmer blieb sie stehen, die Hände fest auf die Brust gepreßt. Mußte es sein?

Ein Stöhnen rang sich aus der gequälten Brust. „Leonie!“ Die Mutter hatte leise gerufen. Unhörbar eilte sie in das Nebenzimmer. Die Kranke saß aufgerichtet, die Augen mit angstvoll fragenden Blicken auf die Tochter gerichtet. „Ich hörte dich. Weißt du nun alles, mein armes, liebes Kind?“

„Alles, meine Mutter! O du Mermste, was hast du erduldet, was ertragen in stummer Qual!“ Sie kniete vor dem Bett nieder und drückte den Kopf in die Kissen.

„Du sprichst von mir. Doch du, meine arme Tochter! Du, die du so schuldlos bist, mußt auch darunter leiden. O wie oft habe ich voll geheim erschauers die Worte gelesen: Gott wird die Sünden der Väter heimsuchen an den Kindern, bis in das dritte und vierte Glied. Wie grausam habe ich dies gefunden, wie heiß zum Heiland gefleht, er möge dein unschuldiges Haupt vor der „Heimsuchung“ bewahren. Nun kommt es doch!“

Leonie drückte ihren Kopf tiefer in die Kissen, ein Waben ging durch die schlanke Gestalt. Mit Gewalt drängte sie das Schluchzen zurück, das sie zu ersticken drohte. Sie wollte sich stark zeigen! Nach einer Weile, während es beängstigend still in dem Zimmer war, hob sie den Kopf empor, sie blickte die Mutter liebevoll an; doch das Lächeln mißlang, es wurde zu einem herzzerreißenden Ausdruck in dem blassen Gesicht.

„Mütterchen, für heute laß uns schweigen, du bist ja so angegriffen. Noch ist mein Kopf wirr und ich vermag das

Furchtbare nicht zu fassen. Nur eines habe ich begriffen, daß du recht hast, daß ich Alfred entsagen muß!“

Nun zitterte doch ihre Stimme und erregter fuhr sie fort: „Aber sagen kann ich es ihm nicht, und du auch nicht Mutter. Ach er wollte ja heute kommen! Ich werde an ihn schreiben, das ist das Beste, sofort. O mein Gott, ihn sehen und dann von „Entsagen“ sprechen, kann ich nicht. Aber, Mutter, wenn er nicht mehr am Leben wäre, er, den ich Vater nennen soll und von dem ich doch nicht weiß — dann — dann — doch nein“, sie unterbrach sich selbst, sie war einem verzweifelten Blick der Mutter begegnet, „schweigen dürste ich ja nicht und sprechen kann ich ja auch nicht!“ — Sie erhob sich von den Knien.

„Lege dich nieder, meine arme, arme Mutter, ich weiß, was ich zu tun habe. — Was ist das Leid dieser Stunde gegen dein schweres Geschick! Bedarfst du noch irgend etwas? Ich möchte an Alfred schreiben.“

Die Mutter schüttelte den Kopf und schloß mit einer müden Bewegung die Augen. Wäre die Tochter in diesem Augenblick nicht zu sehr mit ihrem eigenen Leid beschäftigt gewesen, der veränderte Ausdruck in dem Gesicht der Kranken würde ihr wohl aufgefallen sein. Es war ganz verzerrt vor Schmerz.

Nun ging Leonie aber festen Schrittes ins Nebenzimmer und setzte sich zum Schreiben nieder. Wohl drei der angefangenen Bogen wurden zerrissen, endlich faltete sie den letzten zusammen.

„Es ist ja gleich, wie ich es sage. Wenn es nur einmal erst vom Herzen ist!“ murmelte sie. Hastig schlug sie ein

Bereins zur Bekämpfung des Mädchenhandels und der sogenannten „Rockefeller-Kommission“ entstand unter dem Titel „Schmutziges Geld“ ein Film, der all die Schrecknisse eines durch List in die Hände von Mädchenhändlern geratenen jungen Mädchens anschaulich schildert. Ausgestattet mit den Empfehlungen der angesehensten Persönlichkeiten der Union lief der Film durch alle Staaten, und als abschreckendes Beispiel wurde er selbst wegen ihrer Prüderie bekannten Distrikten unter dem besonderen Schutze der hohen Obrigkeit aufgeführt. Dieser die Bekämpfung des Mädchenhandels dienende Film ist jetzt von der europäischen Zweiggesellschaft des amerikanischen Unternehmers nach Deutschland gebracht worden und sollte zum ersten mal in Berlin gezeigt werden. Das Polizeipräsidium verbot aber die Vorführung. Als Grund des Verbotes wurde angegeben, daß die Darstellung zu realistisch sei. Wenn also das Verbot im Beschwerdeverfahren nicht aufgehoben wird, dann werden die Berliner Kinobesucher davon bewahrt werden, in die Lasterhöhlen des internationalen Mädchenhandels zu blicken.

Oesterreich.

— **Prag** (Böhmen). Neu eingetragen wurde die beste und größte Filmfabrik „Riha-Prague-Films“ (Inhaber Heinrich Riha).

England.

— **Vom Kinobesuch in den Tod.** Ein schweres Unglück hat sich in Hoddesdon in der Grafschaft Hertford auf den Schienen der Eastern Railway-Linie abgespielt. Einige junge Leute, die ein Kinotheater besucht hatten, waren im Begriff, den Bahnübergang zu überschreiten, da die Schranken nicht geschlossen waren, als plötzlich ein Expresszug heranbrauste und in die Menschengruppe hineinfuhr. Ein 14jähriger Knabe wurde von der Lokomotive bis zur Unkenntlichkeit zermalmt, ein anderer geriet zwischen die Räder und wurde mehrere Kilometer weit mitgeschleift. Er blieb schließlich mit zerstücktem Schädel liegen. Mehrere andere wurden in Stücke gerissen. Zwei weitere erlitten schwere Verletzungen.

Duch um die Schultern, nahm den Hut und eilte aus dem Zimmer, zum erstenmal in ihrem Leben die Mutter vergebend. Aber der Brief sollte ja fort, noch in dieser Stunde.

Ein herrlicher Morgen war es. Tiefblau der Himmel, während der Nachttau noch an Gräsern und Sträuchern hing. Leonie sah nichts von der Schönheit, die sie umgab, sie strebte vorwärts. Bis zum Bahnhof mußte sie, um den Brief in den Kasten werfen zu können. Vor wenigen Wochen hatte sie auch einen Brief an ihn in den Händen gehabt, damals seine eigenen Worte. Ach, wäre er lieber nicht noch einmal gekommen, sie hätte es eher überwunden! Doch es mußte ja sein! Gott sei Dank, nun war er im Kasten, nun ist es vorbei! „Fahr wohl, du schöner Liebestraum!“ flüsterte sie leise, während die Tränen unbewußt über ihr Gesicht rieselten. Dann schritt sie langsam wieder dem Hause zu. Als sie durch das Gartentor eintreten wollte, rief ihr Herr Raumann ein lautes „Guten Morgen“ zu. Sein Kopf ragte über das Gitter hinweg.

„Schon so früh unterwegs? Aber wie sehen Sie denn aus, Fräulein Rodenwald? Was ist passiert?“ — Sein Kopf verschwand und nun trat er ihr entgegen.

„Sind Sie krank?“

„Ich nicht, doch meine Mutter, Herr Raumann. Ich muß schnell zu ihr, besorgte nur einen Brief.“

Sie eilte an ihm vorbei. Jetzt fiel ihr ein, daß die Mutter ihrer bedürfen könne.

„Hören Sie, liebes Fräulein, wenn es schlimm sein sollte — ich bin da und kommen Sie sofort zu mir, wenn

Film-Besprechungen.

Das Nachtajyl.

Drama aus dem Russischen von Czajkowski in zwei Akten. (Rodofilm.)

Wir betreten das stille Heim einer wohlhabenden russischen Familie, deren beide Söhne zum Studium bestimmt sind. Aber Dimitri und Vladimir sind ungleiche Brüder. Während der erstere seine Freude an der Wissenschaft findet, ist der jüngere träge und unlustig zum Lernen, leichtsinnig und vergnügungssüchtig. Auch heute wieder läßt er Dimitri allein und schlendert durch die Straßen Moskaus. Er ist bereit zu jedem Abenteuer, das sich ihm bieten mag. Bald zieht auf der Promenade eine schöne, elegante Dame der Halbwelt seine lüsternen Blicke auf sich und läßt sich die Annäherung des schmucken Jünglings gerne gefallen. Zum Glück trägt er noch den größten Teil seines reichen Taschengeldes im Beutel; er kann etwas ausgeben und kargt nicht mit der Zecher, als beide dann im „Jarr“, dem bekannten Treffpunkt der „jeunesse d'orce“ der alten Zarenstadt, beisammen sitzen . . . Hell klingen die Gläser aneinander. „Es lebe die Liebe!“ — Aber diese Bekanntschaft soll dem Leichtsinnigen zum Verhängnis werden. Von glühender Leidenschaft für die schöne Tola erfaßt, kann er nicht wieder von ihr lassen; sie jedoch ist an zahlungsfähige Verehrer gewöhnt, und als er ihre wachsenden Ansprüche nicht zu befriedigen vermag, gibt sie ihm kurzerhand den Kaufpaß. Vergebens hat Vladimir den Vater um Geld gebeten; dem aber ist das schwererworbene Gut für noble Passionen seines Sohnes zu gut und mit ernsten Worten verweist er ihn auf den Weg der Pflicht. Umsonst! Der Unselige kann sich den Fesseln der verführerischen Sirene nicht mehr entwinden und versucht sich im Dunkel der Nacht aus dem väterlichen Geldspind mit Gewalt Geld zu verschaffen, was er braucht. Der alte Herr kommt hinzu — er sieht den eigenen Sohn auf dem Pfade des Verbrechens, und ohne auf das Bitten und Flehen der unglücklichen Mutter zu achten,

Sie Beistand gebrauchen. — Doch nein, ich werde meine Frau schicken, die versteht sich auf Krankheiten.“

Einige Stunden später wußten die ganzen Bewohner der Villa, daß Frau Rodenwald schwer erkrankt sei. Eben war der Arzt fortgefahren, er hatte ein sehr ernstes Gesicht gemacht, als er aus dem Zimmer trat und die pünktlichste Befolgung seiner Vorschriften angeordnet. — Der Baumeister war gerade im Begriff, hinüberzugehen, als seine Schwester ihm mit erschrockenem Gesicht die Nachricht brachte. Nun stand er wie vom Donner gerührt da. — Natürlich durfte er jetzt nicht sprechen.

„Das ist mein Pech, wie immer“, murmelte er ingrimig.

„Schäme dich, Viktor“, schalt seine Schwester, „wie kann man solch ein Egoist sein; bedenke die Angst der Ärmsten! Es soll wirklich sehr bedrohlich sein!“

„Ja, ja — ich weiß aber schon — ich werde wieder das Nachsehen haben! Wenigstens versprich mir, Schwester, achtzugeben, ob jener Fremde von gestern wiederkommt. Ich muß ja zurück nach Berlin.“

Sie versprach es, war aber innerlich doch empört über die Herzlosigkeit der Männer.

Leonie saß am Lager der erkrankten Mutter und erneuerte mit sanfter Hand die Eisumschläge, welche den Kopf der heftig Fiebernden bedeckten. War sie auch im ersten Augenblick fassungslös, als der Arzt auf ihre Frage nur ein Achselzucken gehabt, so leuchtete in der nächsten Minute ein Hoffnungsstrahl in ihren Augen auf. — Nein, das würde ihr

weist er ihn voll Empörung für immer aus seinem Hause. Fünf Jahre sind vergangen. Wurzellos, ohne Mittel und ohne Freude und ohne die innere Kraft, durch ernste Arbeit seine Tat zu sühnen und sich die Achtung der Seinen zu erringen, ist Wladimir immer tiefer gesunken, bis zum zerlumpten Bettler. So in den Straßen von Moskau, die er einst als flotter Flaneur durchstreifte, von mitleidigen Passanten Almosen bittend, um sie in Alkohol umzusetzen trifft er eines Tages auch die wieder, welche sein Unglück war. Doch auch diese Begegnung vermag nur für einen Augenblick das herbe Gefühl seiner Schande, seines tiefen Sturzes in ihm zu erwecken — unter gleichgestimmten Genossen im elenden Nachtasyl sucht er im Rauch Vergessen und Befriedigung. Der Wudki ging zur Reize. Mit einem Kameraden, der noch etliche Kopfen besitzt, wankt Wladimir zur nächsten Schenke, um die Flasche aufs neue füllen zu lassen. Dort aber entspinnt sich ein Streit, der rasch in Tätlichkeiten ausartet und ein heftiger Schlag streckt den Besauerten zu Boden. Der Wirt, um den unangenehmen Gast loszuwerden, schickt ungesäumt nach dem Krankenwagen und bald liegt der Ohnmächtige im Spital — zum ersten Mal seit langen Jahren auf reinen Pinnen, in einem ordentlichen Bett. Der diensttuende Arzt eilt zur Untersuchung herbei. Aber er fährt entsetzt zurück, beim Anblick des bleichen, von verwildertem Haar umrahmten Gesichtes — dieser Mann ist sein Bruder, der Verschollene, Verstoßene! Ein erschütterndes Wiederfinden! Doch ohne Zaudern, seinen Widerwillen überwindend und von heißem Mitgefühl für den Unglücklichen erfüllt, tut Dimitri seine Pflicht, ruft ihn ins Bewußtsein zurück und sieht sich nun auch mit tiefem Erschrecken von dem Bruder erkannt. Er tröstet ihn mit milden, sanften Worten, sucht Hoffnung und Lebensmut in ihm zu wecken und läßt ihn dann für kurze Zeit allein, um ein stärkendes Medikament zuzubereiten.

Vergebens! zu sehr ist Wladimir den Krallen des Alkoholteufels verfallen, um sich noch einmal aufrufen zu können. Alle besseren Gefühle sind in ihm erstorben; nur

der liebe Gott nicht antun, auch die Mutter zu nehmen in einem Augenblick, wo sie so viel geopfert! Nein, sie verlor den Mut nicht. — Doch alles andere trat in den Hintergrund vor der Sorge um die Kranke. — Sie dachte nicht an das, was sie erfahren, noch an ihr Entzagen, sie sah nur die geliebte, kranke Mutter! Diese lag ohne Bewußtsein da. Die Lippen murmelten leise abgebrochene Sätze, während die Hände unruhig auf der Bettdecke hin und herfuhrten. Herr Gott, wenn sie ihr doch stürbe? Was dann? Leonie faltete die Hände, in dem Blick, welchen sie zum strahlenden Himmel sandte, lag ein wortloses Gebet! —

Frau Kaumann war ins Zimmer getreten. Sie hatte ein gutes Gesicht und neigte sich jetzt leise zu dem jungen Mädchen. „Ein Herr ist da. Er bittet dringend, Sie sprechen zu dürfen.“ Leonie fuhr heftig herum.

„Unmöglich!“ rief sie fast laut hervor! dann erschrak sie vor dem Ton ihrer eigenen Stimme.

„Er will sich nicht abweisen lassen“, küsterte Frau Kaumann. „Ach gehen Sie nur, Fräulein, Leonchen, er sieht so betrübt aus. Ich habe ihn auf der Veranda warten lassen.“

Nun standen sie sich gegenüber, die zwei, die sich vor wenigen Stunden in voller Glückseligkeit getrennt. Und nun?

„Leonie!“ Schmerzliches Erschrecken klang aus dem Ausruf, als Graf Alfred, ihr beide Hände entgegenstreckend, auf sie zuwies. „Was ist dir geschehen?“

Das Gesicht des jungen Mädchens war wie aus Stein gemeißelt. Die Augen gesenkt, mit fest zusammengepreßten Händen stand sie vor ihm, nur die Brust hob sich unter schweren Atemzügen.

„Leonie, meine geliebte Leonie, was hat man dir ge-

die Bier nach dem Wudki lebt noch in seiner Brust, und um ihm zu fröhnen, entflieht er jetzt aus dem schützenden Dach. Er weiß, hier gibt es keinen Schnaps, und ohne den kann er nicht leben; so tummelte er denn zurück nach dem Myl, wo die Genossen ihn jubelnd empfangen. . . . Dimitri kommt wieder in das Krankenzimmer und sieht zu seinem Schrecken das Bett leer. Eine Ahnung sagt ihm, wo der Entflohene zu suchen ist. Rasch eilt er hin nach der Stätte des Glends und erscheint eben im rechten Augenblick, um den Bruder in seinen Armen aufzufangen; ein Herzschlag hatte dem verfehlten Leben ein frühes Ziel gesetzt.

Unter schwarzer Flagge.

Imp.-Victoria-Films.

Das Schiff, das die schwarze Flagge mit dem Totenkopfbüste, war Eigentum des gefürchteten Seeräubers Henry Morgan. Dieser hatte zu seiner Beute ganz besonders spanische Schiffe ausersehen, denn die Spanier waren damals die reichsten. Eines Tages sichtete er sein Schiff und entdeckte die spanische Flagge. Sofort wurde Befehl gegeben, das Schiff zu überfallen. Der Sieg, den Morgan und seine Bande davontrug, war ungeheuer. Alles an Bord wurde getötet, nur nicht Leach, ein Obermatrose, welchem der Tyrann ein Auge ausstechen ließ und das Söhnchen des spanischen Kapitäns, Juan, das mit einem Mönch entkam. Letztere wurde von der Familie Gogoles aufgenommen und später wurden die Tochter Gogoles und Juan ein glückliches Paar. Leach wurde das Oberhaupt einer andern Räuberbande und wartete auf die Gelegenheit, sich an Morgan zu rächen. Dieser wurde inzwischen Gouverneur von Jamaica, da sein Vorleben jedoch bekannt war, bald abgesetzt. Morgan sehnte sich wieder nach seinem Piraten-Handwerk und verbündete sich, ohne ihn zu kennen, mit Leach, welcher Morgan sofort erkannte und nun hofft, Gelegenheit zur Rache zu bekommen. Bei einem Ueberfall auf einer Insel werden Juan und seine junge Frau gefangen genommen, doch in der Abwesenheit Morgans und nachdem er von

tan?“ Er trat näher und wollte sie umfassen. Sie wich zurück und wehrte abwehrend mit der Hand, dann hob sie die Augen zu ihm empor mit einem solchen Ausdruck angstvollen Flehens, daß er seine Hände sinken ließ.

„Warum hast du mir die Qual dieses Augenblickes nicht eripart?“ fragte sie leise. „Ich darf dir doch nicht mehr — nichts anderes sagen, als ich dir schon schrieb. Du hast doch meinen Brief empfangen?“

„Das wohl! Doch, Leonie, das kann mir nicht genügen. Ich muß deine Gründe wissen. Wenn du mich wirklich liebst, was könnte uns dann trennen?“

„Meine Schuld war die, daß ich dich anhörte, ehe ich der Mutter Vertrauen schenkte“, sagte sie tonlos.

„Also deine Mutter will es nicht!“ Er trat wieder hastig näher. „Ach, ich verstehe! Sie fürchtet vielleicht, daß das Ungleichere unserer Verhältnisse Widernütigkeiten mit im Gefolge haben könnte, und da findet sie den Baumeister passender!“

„Alfred!“ unterbrach Leonie den immer heftiger sprechenden, erregten Mann. „Verkenne meine arme Mutter nicht! Sie möchte mich so gern glücklich sehen. Aber, wie ich dir schon schrieb, es sind Verhältnisse, die uns zwingen.“ — Sie stockte.

„So nenne mir diese Verhältnisse, Leonie! Verdienne ich dein Vertrauen nicht? Du hast einen Ehrenmann vor dir, der dir alles zu Füßen legt. Seine Liebe, seinen Namen — darum darf er wohl verlangen, daß du offen seiest.“

„Ich kann nicht — ich darf nicht! Das Geheimnis ist nicht das meine!“ Sie stand vor ihm, ein Bild grenzenloser Qual. Bei diejem Anblick wallte sein Herz auf in heißer

Juan das Versprechen erhält, daß nur Morgan bestraft werden solle, läßt Leach Juan frei, um Hilfe herbeizuholen. Die Spanier kommen, nehmen Morgan gefangen, den sie jetzt Leach übergeben. Jetzt sagt ihm Leach, wer er ist, er bindet ihn und läßt in unter den schrecklichsten Tantalus=Qualen sterben.

Le testament caché.

Agnès Jackson a refusé le fiancé que son père prétendait lui imposer. Celui-ci, sous l'impire de la colère, a déshérité sa femme et sa fille au profit de son frère Arthur. Mais le lendemain, comme il monte avec son frère, son cheval s'emballe. Relevé mourant M. Jackson regrette, au dernier moment, sa décision de la veille et écrit sur un carnet sa volonté que tous ses biens reviennent à sa femme. Mais Arthur Jackson néglige de produire ce dernier testament, et la mère et sa fille se trouvent subitement dans le besoin. Agnès, acceptant courageusement l'adversité, devient maîtresse d'école. Par ses jeunes élèves elle pénètre dans des milieux où la misère sévit, par la faute du patron qui exploite le travailleur. Un jour, elle reconnaît, en l'un de ces lâches exploiters, son oncle Arthur Jackson, et un sentiment de justice et de pitié envers les humbles, de haine pour les puissants, le pousse à s'engager dans le mouvement suffragiste. Son oeuvre de vengeance la conduit chez son oncle où elle découvre le testament caché. Arthur Jackson en a brûlé la page, mais l'encre fraîche a imprimé la feuille voisine où le testament se trouve reproduit. . . . Grâce à cette preuve indéniable, Mme Jackson et sa fille confondent le spoliateur; elles rentrent dans leurs biens, et reprennent le rang auxquelles elles ont le droit.

Lunny wird überlistet.

(Luna-Film.)

Wenn die ersten Sonnenstrahlen im Frühling über die Erde huschen, da wird fast jede Frau von einem geheimnisvollen Sehnen überfallen. Fast eine jede hat ruheloze Tage

und schlaflose Nächte. Woran sie denkt? Naive Frage. An den neuen „Uebergangshut“ natürlich. Auch Lunnys Frau kennt kein größeres Vergnügen, als stundenlang vor den Auslagen der großen Putzgeschäfte zu stehen und ihren Gatten immer wieder zu bitten, ihr doch endlich einen neuen Hut zu kaufen. Lunny möchte den Etat jedoch nicht noch mehr belasten und drängt mürrisch zum Weitergehen. Zu Hause nimmt Frau Lunny einen letzten Angriff auf das Herz und den Geldbeutel ihres Mannes, und als sie wieder vergeblich steht, fällt sie in Ohnmacht. Lunny hat eine gute Schule durchgemacht, er kennt diese Anfälle; sorglos überläßt er sie deshalb der Obhut des Dienstmädchens, während er sich zu einem längeren Spaziergange anschickt. Während dieser Zeit wird Frau Lunny von einer ehemaligen Pensionsfreundin aufgesucht. Mit tränenerstickter Stimme schildert sie ihr, daß ihr Gatte nicht den heißersehnten Hut für sie kaufen will. Die Freundin weiß diesen Schmerz zu würdigen. Sie weiß jedoch, daß die Männer — ohne Ausnahme — „Brecher“ sind. Und diesem Umstande soll Frau Lunny in spätestens drei Tagen ihren Hut verdanken. Mit wenigen Worten schildert sie ihrer Freundin ihren Feldzugsplan und verabschiedet sich dann von ihr. Vor der Tür trifft sie Lunny. Nicht ohne Absicht tritt sie ihm, wie aus Versehen, tüchtig auf die Fußspitzen. Lunny bekommt einen furchtbaren Schreck und will wütend aufbrausen; als er der jungen Dame aber in die Augen sieht, empfindet er unvermutet den Schmerz sehr angenehm und ist glücklich, einen Anknüpfungspunkt gefunden zu haben, sie heimzubegleiten. Für den zweiten Tag wird ein Stelldichein verabredet. Lunny kann kaum die Zeit erwarten, wo er wieder mit „ihr“ zusammen sein darf. Trotzdem er doch schon „manches Ding gedreht“ hat, diesmal wird ihm ganz besonders warm. Wie die Frauen nun einmal sind, zieht auch sie vor ein Putzgeschäft. Sonderbar. Lunny hat jetzt sogar Interesse für die neue Frühjahrsstutmode, und als seine entzückende Bekanntschaft unterwegs nur von dem Hütchen plaudert, da kann Lunny, als er sie am dritten Tag in ihrem traulichen Boudoir

Viehe. Er trat dicht an sie heran, nahm ihre beiden Hände — sie waren eiskalt — in die seinen und versuchte, ihr in die Augen zu sehen.

„Liegt das Geheimnis in der Vergangenheit?“ Er fragte es dicht an ihrem Ohr. Sie neigte das Haupt. Man zog er sie an sich; ihr Kopf sank an seine Schulter, er fühlte das Beben ihres Körpers. Noch tiefer bog er sich zu ihr herab. „Ist es deine Schuld?“ Wie ein Hauch trafen die Worte ihr Ohr. Sie zuckte zusammen, doch rührte sie sich nicht. Er hatte sie verstanden.

Sein Gesicht wurde bleich. Mit einem tiefen Atemzug ließ er sie los und trat zurück. Wie eine Sünderin stand das arme Mädchen vor ihm. Einige Sekunden kämpfte er einen schweren Kampf. Wie im Fluge jagten sich seine Gedanken. Was stand höher? Liebe oder Ehre? Doch die letztere siegte. Was es auch sei, ein Madel durfte nicht auf dem Namen seiner Gattin ruhen. Stumm wendete er sich zum Gehen. In diesem Augenblick glitt das junge Mädchen lautlos in die Knie. Da war er neben ihr. Er hob sie empor und nun bedeckte er ihr Gesicht mit heißen Küssen. Sie dankte es, mit einem Ausdruck selbiger Verklärung zu ihm anblickend, als wolle sie ihre dürstende Seele sättigen für alle Zeit. Dann richtete sie sich auf.

„Lebe wohl, Alfred, und werde glücklich!“

„Es muß sein?“ Er fragte es noch einmal mit leidenschaftlicher Bewegung.

„Ja, es muß sein! Aber ich bitte dich, denk an mich ohne Groll — und“, setzte sie mit erstickter Stimme hinzu, „meine Mutter ist eine Heilige.“ Dann war sie verschwunden.

und schlaflose Nächte. Woran sie denkt? Naive Frage. An den neuen „Uebergangshut“ natürlich. Auch Lunnys Frau kennt kein größeres Vergnügen, als stundenlang vor den Auslagen der großen Putzgeschäfte zu stehen und ihren Gatten immer wieder zu bitten, ihr doch endlich einen neuen Hut zu kaufen. Lunny möchte den Etat jedoch nicht noch mehr belasten und drängt mürrisch zum Weitergehen. Zu Hause nimmt Frau Lunny einen letzten Angriff auf das Herz und den Geldbeutel ihres Mannes, und als sie wieder vergeblich steht, fällt sie in Ohnmacht. Lunny hat eine gute Schule durchgemacht, er kennt diese Anfälle; sorglos überläßt er sie deshalb der Obhut des Dienstmädchens, während er sich zu einem längeren Spaziergange anschickt. Während dieser Zeit wird Frau Lunny von einer ehemaligen Pensionsfreundin aufgesucht. Mit tränenerstickter Stimme schildert sie ihr, daß ihr Gatte nicht den heißersehnten Hut für sie kaufen will. Die Freundin weiß diesen Schmerz zu würdigen. Sie weiß jedoch, daß die Männer — ohne Ausnahme — „Brecher“ sind. Und diesem Umstande soll Frau Lunny in spätestens drei Tagen ihren Hut verdanken. Mit wenigen Worten schildert sie ihrer Freundin ihren Feldzugsplan und verabschiedet sich dann von ihr. Vor der Tür trifft sie Lunny. Nicht ohne Absicht tritt sie ihm, wie aus Versehen, tüchtig auf die Fußspitzen. Lunny bekommt einen furchtbaren Schreck und will wütend aufbrausen; als er der jungen Dame aber in die Augen sieht, empfindet er unvermutet den Schmerz sehr angenehm und ist glücklich, einen Anknüpfungspunkt gefunden zu haben, sie heimzubegleiten. Für den zweiten Tag wird ein Stelldichein verabredet. Lunny kann kaum die Zeit erwarten, wo er wieder mit „ihr“ zusammen sein darf. Trotzdem er doch schon „manches Ding gedreht“ hat, diesmal wird ihm ganz besonders warm. Wie die Frauen nun einmal sind, zieht auch sie vor ein Putzgeschäft. Sonderbar. Lunny hat jetzt sogar Interesse für die neue Frühjahrsstutmode, und als seine entzückende Bekanntschaft unterwegs nur von dem Hütchen plaudert, da kann Lunny, als er sie am dritten Tag in ihrem traulichen Boudoir

14.

Schwere Wochen waren nun gekommen. Auf den Gemütern aller Bewohner der grimmranken Villa lag es wie ein Druck. Man bangte mit dem jungen Mädchen um das Leben der allgemein geschätzten Frau. Selbst die jüngeren Leute gingen ernst umher, und im näheren Umkreise des Hauses hörte man kein Lachen und kein Scherzen mehr.

Selbst das übermüthige Gretchen war stiller geworden. Sie hatte oftmals ihre Hilfe angeboten, Leonie bei der opfernden Pflege beizustehen, hätte diese jedoch stets mit einem müden Lächeln abgelehnt.

Dann erzählte sie dem Studenten, wie furchtbar sich Leonie verändert habe. Sie sehe so bleich aus und ihre Augen hätten einen so starren Ausdruck, daß sie sich ordentlich fürchte. Dann blickte sie so ängstlich und doch so zutraulich zu dem jungen Manne empor, daß dieser mit einem gewissen Stolz sein möglichstes tat, um sie zu beruhigen und zu erheitern. Es war selbstverständlich, daß er sie auf ihren Spaziergängen begleitete, und so hatte er auch schon versprochen, in der Stadt ihren Verabredungen beimohnen zu wollen.

Leonie war kaum sichtbar. Sie hatte eine große Stütze an dem kaummännlichen Ehepaar gefunden. Wenn ihre Kraft erlahmen wollte, war Frau Kaumann sofort bereit, für sie einzutreten. Und mit dankbarem Blicke hob sich das blaue, ernste Gesicht, das so schmal geworden war, zu dem großen Manne empor, wenn er sie fast väterlich ermahnte, sich zu schonen. Allzuviel dürfe sich ein Mensch auch nicht zumuten. Dann dämpfte er seine laute Stimme und die mächtigen Hände fuhrn sanft über den blonden, schimmernden Scheitel des Mädchens.

doir besucht, nichts Besseres machen, als ihr den heißersehnten Hut als Präsent zu überreichen. Triumphierend bringt sie ihn am andern Tage ihrer Freundin. Glückliche Frau Lunny! Zwar weiß sie, daß ihr Gatte auf dem besten Wege war, wieder einmal über die Stränge zu schlagen, was liegt jedoch daran? Der Hut, das Hütchen, der entzückende Uebergangshut ist da! Lunny erschrickt nicht wenig, als er seine Gattin mit der neuen Kopfbedeckung sieht, was ihn aber ganz besonders traurig stimmt, das ist der Umstand, daß seine Seitenprünge, von denen er so viele Freunde erhoffte, ganz unerwartet ein Ende gefunden haben. Ja, ja! — Weiberlist — Armer Lunny!

La femme à papa.

Un jeune naturaliste, Aristide de Boucanière, pour mettre un terme aux éxcentricités galantes de l'auteur de ses jours, ne trouve rien de mieux que de marier celui-ci à une petite pensionnaire, Anna Pacot, avant d'épouser lui-même l'une des trois filles du savant professeur Bodin-Bridet, et c'est pourquoi tous les Boucanière et les Bodin-Bridet se réunissent pour le contrat de mariage. Comment, après s'être rencontrés dans la maison de campagne de Bodin-Bridet, tous ces personnages se retrouvent dans un salon de l'hôtel de Lion d'Or, ou la nouvelle et naïve baronne de la Boucanière, grisée par un certain prince de Chypre, qui la prend pour une hétéaire du nom de Coralie; comment la véritable Coralie qui, avant devenir l'amie du baron de la Boucanière, a été la servante séduite de Bodin-Bridet, relance ce dernier jusqu'au milieu de ses plus chères études; comment le jeune Aristide pataugeant au milieu de ce quiproquo, croit l'honneur de sa belle-maman compromis et cherche, sans le trouver, son séducteur imaginaire; comment, par suite d'une erreur de papiers de famille, c'est le fils au lieu du père qui se trouve porté sur l'acte de mariage de la candide Anna; ce voyeux vaudeville débrouille spirituellement les fils de cette intrigue, très brillamment enlevée par ses excellents interprètes.

So war er denn noch einmal vorübergegangen, der Engel mit der gesenkten Fackel. Mit aufrichtiger Freude hatte der Arzt dem jungen Mädchen die Hände gereicht und versichert, nun sei keine Gefahr mehr vorhanden, jetzt müsse man nur noch sorgen, daß der geschwächte Körper seine Kräfte wieder erlange.

Nun saß wieder ein kleiner Kreis unter der Linde, an einem warmen Tage zu Anfang September. Frau Rodenwald hatte heute zum erstenmal das Zimmer verlassen dürfen und saß nun in der Mitte aller.

Eigenhändig hatte Herr Kaumann einen bequemen Lehnstuhl aus dem Hause geholt und Leonie Kissen und Decken geordnet. Nun rückte sie ganz nahe an die Mutter und dieselbe zärtlich umschlingend, blickte sie ihr mit einem glücklichen Ausdruck ins Gesicht. Die Zahl der Anwesenden war bedeutend kleiner geworden. Die meisten Familien hatten die Sommerfrische schon verlassen müssen, weil die Ferien oder der Urlaub zu Ende. Nur Frau Rechnungsrat Asmus und eine Familie mit kleineren Kindern waren noch anwesend. Sie saßen alle in der Runde, nur Herr Kaumann stand hochaufgerichtet da, er blickte lächelnd um sich. „Wie ich mich freue, daß Sie wieder so weit sind, Frau Rodenwald!“ rief er laut, während er den Hut vom Kopfe nahm und sich das schon stark ergraute Haar zurecht strich.

„Nun wird es bald besser gehen! Ich sage Ihnen, die reine Herbstluft tut Wunder. Auch unter jenen Kräutlein muß bald wieder anders aussehen, zu schade wäre es um die schönen roten Wangen!“ Er blinzelte sie gutmütig an. Leonie errötete leicht.

Verchiedenes.



— „Nero“, ein Filmchauspiel nach historischen Quellen von Dr. L. Marchese. Der Film „Nero“ zerfällt in vier Abteilungen und gibt uns einen Einblick in das Seelenleben des Romanzüunders. Das Leben der Mutter, die ihren Sohn durch Giftmord an ihrem Manne zum Kaiser macht, wird durch Nero vernichtet. So grausam Nero ist, so feige ist er, wenn er Gefahr sieht. Vor unserm Auge zieht das stolze Rom, das damals alle Welt erzittern machte, durch seine unbezwingliche Macht, vorüber. Wir erblicken das Leben der Wollust, wie es entnervend und entfittlichend wirkt und wie Rom, weil Nero auf Poppäas Anstiften stärker sein soll als der Himmel, in Flammen aufgeht. Nero schreibt die Schuld den Christen zu und deren grausame Verfolgungen beginnen. Aber auch für Nero schlägt die Stunde des Schicksals. Auf der Flucht fragt er angstvoll seine paar Getreuen: „Ist keiner unter euch, der mich sterben lehrt?“ Näher und näher kommen seine Verfolger, da drückt ihm der eine Gefährte den Dolch in die Hand, aber noch ist Nero zu feige, mit zitternder Hand sich den Stahl in den Körper zu stoßen. Entschlossen leitet sein Getreuer die feige Hand und als die Häsher kommen, ist der Tyrann Nero tot. Ein wirklich gigantischer Film, der freisinnig durchdacht ist, überaus packende dramatische und hübsche landschaftliche Szenen aufweist und sicherlich das Publikum in große Spannung versetzt. Zwei Stunden nimmt die Vorführung des Films in Anspruch, das ist zwar viel, aber er hats auch verdient.

— **Einiges über die Kinematographie.** Das gesamte Kapital, das in der ganzen Welt bei kinematographischen Unternehmungen angelegt ist, beziffert sich nach einer Schätzung auf 9,000,000,000 Mark. Die Ziffer ist eher zu niedrig als zu hoch gegriffen, weil sie nur annäherungsweise das Resultat einer Zusammenstellung ausdrückt, die nur bekannte gewordene Betriebsanlagen umfaßt. Inbegriffen

„Die werden schon wiederkommen, und wenn nicht —“ sie brach ab. „Wer freut sich meiner?“ hatte sie bitter hinzuzusetzen wollen.

„Wenn nicht, so sehe ich doch schön aus, meinen Sie wohl? Ja, ja, das ist wahr, aber uns allen gefielen Sie mit den frischen Farben noch besser.“ Er lachte herzlich. Es machte ihm großes Vergnügen, seine Neckereien bei dem jungen Mädchen wieder anbringen zu können. Leonie ging lächelnd darauf ein, sie kannte nun schon seine Art und wußte, wie es gemeint war.

„Bleiben Sie im Winter auch hier wohnen?“ fragte Frau Rodenwald, um dem Gespräch eine andere Wendung zu geben. Es wollte ihr scheinen, als sei es Leonie peinlich, wenn man joviell von ihrem bleichen Aussehen spreche.

„O, bewahr! Hier einschneien lassen, dafür danke ich. Ich muß Menschen um mich sehen. Aber der Geschnack ist verschieden, das habe ich dieser Tage gesehen. Kommt da ein Herr zu mir und fragte mich ganz kurz, was hier zu vermieten sei. Ich sehe ihn erstaunt an — im September noch eine Sommerwohnung mieten, ist selten. Bald alles, sagte ich spöttlich. Das wäre ihm am liebsten, entgegnete er ganz ernsthaft, er möchte die ganze Besitzung für sich allein haben. Nun sehe ich mir den Mann genauer an, hat er vielleicht einen Sparren zu viel? Aber er macht einen ganz vernünftigen Eindruck.“ „Zum Winter?“ fragte ich noch einmal.

„Ja, sofort. Ich werde, wenn es mir gefällt, gleich kaufen!“ Nun hing die Sache an, mir Spaß zu machen. Spricht, als wäre es selbstverständlich, daß ich auch verkaufen will, wenn er es wünscht. Schließlich gibt ein Wort das andere

sind Firmen für die Konstruktion von Aufnahme- und Projektionsapparaten, Filmfabrikaten (sowohl Roh- wie belichtetes Material), Lichtbildtheaterunternehmungen. Händler sowie Einrichtungslieferanten sind nicht inbegriffen, weil z. B. das investierte Kapital der A. G. G. für die Kinoindustrie nicht in Betracht kommen darf. — Die Herstellung der Negative absorbiert den größten Teil obigen Anlagekapitals, das für die Beschaffung der Sujets, Darsteller, Szene, wie Beleuchtung, Reisen usw. Verwendung findet. Danach folgt das Kapital für Kinomechanismen und deren Zubehör. Die älteste Vorführungsmaschine (allerdings ohne Licht) wurde im April 1867 E. Lincoln in Amerika patentiert, der erste eigentliche Kinematograph ist der D. B. Brown dort im August 1869 patentierte, bei dem natürlich statt Films durchsichtiges Glas verwendet wurde. Erst 1871 machte bekanntlich Muybridge die photographischen Aufnahmen eines rennenden Pferdes, 1880 kam sein „Zoopraxiscope“ erst heraus. 1883 benützte der Franzose Marey den ersten Film, worauf George Eastmann erst den durchsichtigen Film erfand. 1893 brachte Lumiere den ersten „Kinematograph“ heraus, 1896 Edison seinen „Vitascope“, 1898 Meßter den ersten deutschen Kinematographen. Erst 1896 brachte Edison die Vierlochperforation auf, bis dahin verwendete man die französische mit einem Loch. Die ersten Bildbänder waren höchstens 20 Meter lang, erst 1900 kamen längere Films auf. Das erste Kinotheater in Berlin war das von Hulke in der Chausseestraße.

— Herrn **Léon Gaumont** ist in Anerkennung seiner Dienste der vollkommenen Lösung der Kinematographie in natürlichen Farben der große Preis der Photographischen Ausstellung von 1889 einstimmig zuerkannt worden.

— **Der staatsgefährliche Wilhelm Tell-Film in Krefeld.** Aus der Seidenstadt Krefeld ist wieder einmal von einer Engherzigkeit der Polizeibehörde zu berichten. Kinematographische Vorstellungen für Kinder unter 16 Jahren bedürfen dort einer besonderen Bewilligung. Die Leitung des Lichtspielhauses am Neumarkt suchte nun für die Zeit vom 7. bis 9. April die Erlaubnis für den Film „Wilhelm Tell“ nach, eine patriotische Vorführung, die sich an Schillers Schauspiel anlehnt. Die Erlaubnis zur Vorführung des Films vor Jugendlichen wurde aber versagt — weil das Stück revolutionäre Tendenzen verfolge. Man höre und staune!

— **Die „Schwarze Hand“ im Kino.** Aus New-York wird uns geschrieben: So oft auch die Stadtverwaltungen wechselten, niemals ist es einer einzigen gelungen, etwas

und ich erfahre, daß er ein Amerikaner ist, nur zwei oder drei Diener habe und sich hier herum eine kleine Besitzung erwerben will. Der herrliche Wald und die Stille jage ihm zu. Ich hatte schon immer Lust, zu verkaufen und so sind wir wirklich handelseinig geworden.“

„Was!“ rief eine der Damen, „Sie haben verkauft? Dann können wir ja im nächsten Sommer nicht wieder kommen!“

„D, doch, ich verkaufe nur die Villa hier nebenan, die meine Frau und ich jetzt bewohnen. Dieses Haus behalte ich, da können Sie alle im nächsten Jahre wiederkommen. Nein“, setzte er hinzu, „so schön es uns im Sommer hier gefällt, im Winter ist es hier doch zu einsam. Uebrigens sprach er von haulichen Veränderungen, die er vornehmen will, da habe ich an ihren Bruder gedacht, Frau Kat. Kommt Herr Bergk heute?“

(Fortsetzung folgt.)

Entscheidendes gegen das verbrecherische Treiben der „Schwarzen Hand“, die schwer auf New-York lastet, auszurichten. Dieser Geheimbund heißblütiger Italiener übt in der Stadt am Hudson eine ähnliche Schreckensherrschaft wie die entsprechend organisierte „Maffia“ oder die „Camorra“ in Süditalien und Sizilien. Jeden Tag verzeichnet die Verbrechenschronik der amerikanischen Zeitungen eine neue Untat, die auf das Konto der geheimnisvollen Verbrechergesellschaft zu setzen ist. Wenn sich auch die „Schwarze Hand“, die ja zum allergrößten Teil sich aus den eingewanderten Italienern rekrutiert, mit Vorliebe die eigenen Landsleute aufs Korn nimmt, so richten sich doch ihre Schreckensstaten auch gegen andere Teile der New-Yorker Bevölkerung, so daß das Treiben des Geheimbundes in der Tat eine schwere Gefahr für Leib und Leben aller Einwohner bildet. Alle Anstrengungen der Polizei, gegen diese Verbrecherbande anzukämpfen, scheiterten an der straffen Organisation der Geheimgesellschaft. Nie ist es gelungen, auch nur eines der wirklichen Häupter zu fassen, und trat je der Fall ein, daß ein Mitglied sich verleiten ließ, Verrat zu üben, so nahm die „Schwarze Hand“ sühnungsgemäß die Rache selbst in die Hand und überlieferte die Abtrünnigen einem grausamen Schicksal. Ein solch typischer Fall für die unheimliche Macht der todbringenden Gesellschaft hat sich jüngst wieder in New-York zum Schreck ender Einwohnerschaft ereignet. Im Italienviertel besaß Marcello Leopardi ein gutbesuchtes Lichtspieltheater, das gewissermaßen als Stammlokal vieler Italiener des Viertels betrachtet werden konnte. Einer der häufigsten Besucher war der Metallarbeiter Carmine Miziato, der wohl weniger der Films wegen ins Theater kam, als um die schöne Jenny, die Tochter des Theaterbesizers. Zwischen beiden entspann sich ein Liebesverhältnis. Miziato hatte aber einen unheimlichen Rivalen, von dem er nichts wußte und der in rasender Eifersucht fast verging. Dies war der Theaterauffeher Savarre Maciatto, der nur auf eine Gelegenheit lauerte, den Günstling der schönen Jenny ins Jenseits zu befördern. Eines Tages traf er seinen Nebenbuhler rauchend im Theater an und verbot ihm das Rauchen. Dieser weigerte sich; der Aufseher zog einen Revolver und schuß mit drei Schüssen den Metallarbeiter im Theater nieder. Maciatto war ein berühmter Bandit der „Schwarzen Hand“, der übrigens auch die beiden andern Beteiligten des Dramas angehörten. Um den Geliebten zu rächen, führte Jenny die Polizei nach dem Versteck des Mörders. Während sich eine große Menge vor dem Hause stautte, und der Bandit abgeführt wurde, stürzte das Mädchen plötzlich laut schreiend zusammen. Unter den Zuschauern bei der Verhaftung befanden sich nämlich einige „Schwarzhänder“, die dem Mädchen das furchtbare „Todeszeichen“ machten. Fünf Tage später wurde Jenny mit Dolchstichen in der Brust sterbend aufgefunden.

— **Der Kinematograph als Heilmittel für Stotterer.**

Vor einiger Zeit beschrieb in der medizinischen Klasse der französischen Akademie Prof. d'Arsonval die neue Methode des Dr. Marat, das Stottern mit Hilfe des Kinematographen zu kurieren. Der leitende Gedanke Dr. Marats ist, daß der Stotterer seine unvollkommenen Mundbewegungen im Detail sehen möge und sie mit den Lippenbewegungen von Menschen, die normal sprechen, vergleiche, sodaß er schließlich in die Lage kommt, die letzten erfolgreich nachahmen zu